

Ouverture des possibles : Utopies concrètes et pratiques préfiguratives

Par Grégoire Autin

Résumé

Tout au long de cet article, j'essaye de débroussailler les notions de pratiques préfiguratives et d'utopies concrètes, les situant dans un continuum structuré par différentes tensions constitutives. La préfiguration d'idéaux n'est pas toujours a priori synonyme de projets progressistes : l'envers de la médaille peut être l'autarcie, l'autoritarisme ou le totalitarisme. Tout en maintenant les tensions propres à ces pratiques, tensions entre émancipation et oppression, entre ouverture et fermeture, entre proaction et contestation, il s'agit de voir dans quelle mesure des utopies concrètes peuvent être progressistes, vectrices de changement social et d'élargissement des libertés et de l'autonomie des individus et des différents groupes sociaux.

Il existe des lieux où des militants et des militantes décident de mettre en pratique leurs idéaux sans attendre un changement de grande ampleur, des espaces où sont expérimentées de nouvelles manières de s'organiser et de vivre, des formes « alternatives » de relations sociales. Ce sont des espaces variés, qui vont des communautés rurales autarciques hippies des années 1970 aux squats autogérés anarchistes, des éco-hameaux écologistes aux « zones à défendre ». Certaines organisations répertorient de telles expériences et donnent une idée de l'ampleur de ce phénomène à l'échelle planétaire. Le *Worldwide Permaculture Network* répertorie ainsi 2253 projets de communautés autogérées tournées vers la permaculture¹ ; le *Fellowship for Intentional Community* recense 2227 communautés² ; une carte du *Global Ecovillage Network* indique la diffusion mondiale de ces espaces³. Ces répertoires n'indiquent que la

1 <http://permacultureglobal.org/projects>, vu le 11 juillet 2016.

2 <http://www.ic.org/directory/listings/>, vu le 11 juillet 2016.

3 <http://gen.ecovillage.org/en/projects/map>

partie émergée du phénomène, une portion des nombreuses expériences qui existent, mais ils permettent néanmoins de voir l'ampleur de ces pratiques qui ne se limitent pas aux pays occidentaux. Ces réseaux ne rassemblent de plus que les expériences de longue durée, les communautés formelles, ancrées localement et qui ont fait la démarche de s'inscrire dans une organisation plus large.

Il existe ainsi une large variété d'initiatives particulières qui, malgré leur grande hétérogénéité, ont en commun d'être une mise en pratique d'idéaux, un effort pour réaliser *ici* et *maintenant*, l'idéal de vie pour lequel des individus se battent. Certains auteurs et certaines auteures parlent d'« utopies concrètes » (Frémeaux et Jordan, 2012 ; Lallement, 2015), d'autres de « *nowtopia* » (Carlsson, 2008), ou encore, notamment dans les études portant sur les mouvements sociaux, de « pratiques préfiguratives » (Martínez, 2007 ; Fominaya, 2007, 2015 ; Juris *et al.*, 2012 ; Yates, 2015, entre autres). Ces différents termes recourent différentes traditions d'études, des approches distinctes⁴, mais désignent néanmoins des initiatives ou des pratiques similaires, qui se recourent. Ces pratiques sont constamment prises dans des tensions différentes. L'objectif de cet article est d'identifier et de travailler les tensions traversant ces pratiques, ces « utopies concrètes », afin de voir quelles possibilités elles ouvrent et de quelle(s) manière(s).

Dans un premier temps, les pratiques préfiguratives, les utopies, sont toujours prises dans une tension entre progressisme et émancipation d'un côté et autoritarisme, voire totalitarisme, de l'autre. Il s'agit donc de clarifier dans quelle mesure une initiative alternative est progressiste ou reproduit au contraire des schémas de domination. Les utopies concrètes progressistes sont ensuite prises dans une tension entre contestation et construction d'alternatives. Comment naviguer entre la tentation de l'autarcie et l'ouverture, entre la lutte conflictuelle et des actions proactives ? Enfin, comment comprendre ces initiatives ? Dans quel(s) modèle(s) de changement social ont-elles un sens ?

4 Les « utopies concrètes » de Michel Lallement sont ainsi étudiées dans une perspective de sociologie du travail alors que les « pratiques préfiguratives » s'inscrivent plutôt dans des réflexions portant sur les mouvements sociaux. Prenant acte de ces différences, sauf indication contraire, je travaillerai avec les différents termes de manière équivalente.

Tentations autoritaires et espoirs d'«émancipation» : entre dystopie et utopie

Les pratiques préfiguratives peuvent être définies formellement comme étant lorsque des individus font coïncider les fins et les moyens de l'action dans leurs pratiques (Yates, 2015 ; Juris et Khasnabish, 2013). Ce sont donc des pratiques qui n'ont pas nécessairement de contenu politique spécifique. Elles peuvent ainsi autant être des pratiques apolitiques, cherchant plus la survie individuelle ou collective que le changement social, que des pratiques réactionnaires servant un idéal que l'on décrirait comme aliénant ou autoritaire, ou encore des pratiques collectives cherchant à expérimenter des micromodèles sociaux remettant aux causes diverses structures ou relations d'oppression et de domination. Ces pratiques ne sont pas nécessairement progressistes⁵.

Plus encore, on pourrait argumenter que ces pratiques sont fondamentalement structurées par cette tension entre remise en cause des oppressions et replis réactionnaire ou autoritaire. En effet, une dimension essentielle de la définition des utopies concrètes et des pratiques préfiguratives est la mise en pratique d'idéaux : ces pratiques sont tendues, pensées et structurées en référence à un ou à plusieurs idéaux et valeurs plus ou moins explicités. Cet aspect est essentiel pour soutenir l'engagement et le développement des utopies concrètes. Johanna Brenner et Janice Haaken (2000) argumentent ainsi que « les idéaux utopiques sont vitaux pour maintenir un engagement dans la lutte pour créer une meilleure société » (334), mais il faut néanmoins prendre en compte, rappellent-elles, les aspects problématiques des traditions et des pensées utopiques⁶. Être tendu vers un idéal peut ainsi mener à une suspension du jugement critique dans la quête de la perfection humaine (335). De plus, rien ne garantit le fait que l'idéal sous-tendant ces pratiques soit lui-même un idéal progressiste.

5 Nous y revenons plus tard, page 4, mais, par « progressiste », j'entends, *a minima*, une politique qui vise le « progrès humain » (Brenner et Haaken, 2000), l'élargissement des vivres ensembles et des liens relationnels ainsi que la remise en cause des diverses relations et structures de domination et d'oppression.

6 « We argue that utopian ideals are vital to sustained engagement in the struggle to create a better society, but that the problematic aspects of utopian traditions also need to be addressed as part of the work of social movements ».

Charles Price, Donald Nonini et Erich Fox Tree développent le concept de « *grounded utopian movements* » pour définir des mouvements historiques anticoloniaux cherchant à recréer une identité de groupe en puisant dans des références historiques idéales (2008). Ces mouvements sont communément décrits, dans les études portant sur les mouvements sociaux, comme étant archaïques, prémodernes ou revivalistes⁷, à la périphérie de la modernité. Pourtant, ces auteurs insistent que ce sont là des mouvements qui « cherchent cet endroit idéal, tel que défini par les acteurs, cette alternative à une condition, présente ou passée, d’oppression »⁸ (134). Le travail de ces trois auteurs montre l’importance de la prise en compte des dimensions utopiques présentes dans les mouvements sociaux. Cette dimension invite à réfléchir sur le rapport au temps des acteurs : la vision d’un idéal futur peut s’ancrer dans une représentation utopique du passé, même si l’action des acteurs vise à incarner cet idéal futur dans le présent. En ce sens, une utopie concrète peut être réactionnaire, mettant en pratique un passé fantasmé qui ne coïncide pas nécessairement avec des aspirations émancipatrices que nous nommerions progressistes, créant au contraire de nouvelles formes d’oppression. Ainsi, Charles Price, Donald Nonini et Erich Fox Tree indiquent que leur concept de « *grounded utopian movement* » peut aussi bien s’appliquer au mouvement pour une justice globale qu’à Al Quaida (150) ou, aujourd’hui, aux pratiques de l’État islamique. N’oublions pas qu’historiquement les projets totalitaires du fascisme ou du soviétisme visaient à la création d’un utopique « homme nouveau ». Comme le rappellent Johanna Brenner et Janice Haaken (2000, 338), « pour les féministes et les gauchistes, le progrès humain signifie l’élargissement de la vie relationnelle et des liens affectifs au-delà du sang et de la parenté, embrassant la différence comme étant vitale, plutôt que menaçante, pour la cohésion de la communauté »⁹. Il faut ainsi maintenir une vision politique du progrès et de la « perfection

7 Les auteurs étudient les mouvements de Ghost Dance (États-Unis d’Amérique), des Rastafari (Jamaïque) et Maya (Guatemala) pour construire leur analyse.

8 « Grounded utopian movements seek that ideal place, as defined by the actors, that alternative to a current or past oppressive condition ».

9 « For feminists and leftists, human progress means enlarging relational life and affective bonds beyond blood and kin, embracing difference as vital to, rather than threatening to community cohesion ».

humaine » afin de pouvoir construire et préfigurer des visions utopiques qui ne tombent pas dans les affres de l'autoritarisme ou du totalitarisme. Même si cette tension est toujours présente dans ces pratiques, du fait de la problématique propre de l'utopie, les « utopies concrètes » et les « pratiques préfiguratives » sont le plus souvent associées à des initiatives qui peuvent être qualifiées de « progressistes », comme constituant un « progrès humain » tel que Johanna Brenner et Janice Haaken le définissent. Les initiatives préfiguratives et d'utopies concrètes ne sont pas homogènes idéologiquement, certaines s'inscrivent dans des filiations anarchistes, d'autres au sein du mouvement environnementaliste ou féministe, d'autres encore effectuent des synthèses diverses et variées. Mais, la plupart de celles qui se situent dans une perspective progressiste, s'inscrivent d'une manière ou d'une autre, dans un mouvement social au sens large et ce sont donc des initiatives qui se trouvent au centre d'une autre tension, entre la contestation et la construction d'alternatives.

Une double politique contestataire et proactive

Une des grandes distinctions formelles entre l'utopie concrète et la pratique préfigurative est que l'utopie concrète se situe d'emblée dans une construction collective alternative alors que la pratique préfigurative peut n'être qu'une pratique parmi tant d'autres dans un répertoire d'actions collectives. Cependant, s'inspirer de la littérature portant sur les pratiques préfiguratives reste utile, car cela permet de se concentrer sur les pratiques elles-mêmes et de les situer dans une dynamique et un ensemble plus large. Ces pratiques ont été largement analysées dans une sociologie des mouvements sociaux et font référence « aux tentatives de construction de relations sociales alternatives ou utopiques dans le présent, soit en parallèle, ou au cœur des protestations et des mouvements sociaux conflictuels »¹⁰ (Yates, 2015, 2). Ces pratiques sont donc prises dans des dynamiques contestataires et servent parfois à construire la contestation (Melucci, 1980, 1983 ; Graeber, 2002 ; Juris et Pleyers, 2009 ; Juris et Khasnabish, 2013 ; Fominaya 2015), parfois à construire des alternatives sociales et politiques (Breines, 1982 ;

10 « Prefiguration (...) refers to the attempted construction of alternative or utopian social relations in the present, either in parallel with, or in the course of, adversarial social movement protest ».

Brenner et Haaken, 2000 ; Day, 2004 ; Yates, 2015). Les mouvements sociaux sont communément associés à des épisodes contestataires, certains auteurs les situant entièrement dans une « *contentious politics* » (Tarrow et Tilly, 2008 ; Tilly, 2004), mais il faut reconnaître néanmoins qu'ils sont constamment traversés autant par des actions protestataires que par des aspects proactifs. En ce sens, la distinction entre pratiques contestataires et pratiques proactives apparaît souvent comme étant arbitraire. Les pratiques préfiguratives, tendues vers la construction d'alternatives, sont elles-mêmes constamment prises entre la proaction et la contestation. D'ailleurs, comme je l'ai mentionné plus haut, cette tension semble essentielle pour maintenir ces pratiques dans une perspective progressiste et éviter de tomber dans des travers dystopiques et totalitaires.

Cette tension constitutive entre proaction et contestation est riche. Elle permet d'explorer les frontières empiriques des mouvements sociaux et d'explorer les marges des événements protestataires, qui les sous-tendent, là où des identités et des modes de vie et d'action sont expérimentés et construits au quotidien. C'est aussi une invitation à explorer les frontières analytiques et théoriques de l'objet « mouvement social », d'analyser la zone floue qui sépare ce qui est et ce qui n'est pas un mouvement social. Les travaux de James C. Scott (1985 ; 2005) portant sur les pratiques quotidiennes de résistance des paysans malais pendant la « révolution verte », et ceux d'Asef Bayat (1997 ; 2010 ; 2012) sur le « *silent encroachment* » et le « *social non-movement* » des vendeurs des rues et des populations subalternes au Caire et à Téhéran, portent précisément sur ces marges-là, là où des individus remettent en cause des situations d'exclusion et de domination par des pratiques quotidiennes individuelles et collectives¹¹ qui élargissent leur autonomie et leurs espaces de vie. Cependant, ces actions ne sont pas sous-tendues par une intentionnalité politique ou un quelconque projet social, ce sont des pratiques routinières qui, par la force de leur seule présence dans l'espace, permet à des populations marginalisées d'affirmer, souvent

11 Chez Bayat, l'aspect collectif de ces pratiques est indubitable mais se constitue par agrégation de pratiques individuelles et non par une convergence ou organisation commune et concertée des intérêts et des actions des acteurs.

silencieusement, leur liberté, de contourner les obstacles et devenir visibles et entendues¹² (Bayat, 2010, 112).

De la même manière, les pratiques préfiguratives qui se déploient dans des espaces alternatifs, « au centre » ou « en parallèle » des mouvements sociaux pour reprendre les termes de Luke Yates, oscillent entre la marginalité des constructions alternatives et la contestation centrale aux mouvements sociaux. D'une certaine manière, à l'image du « pouvoir de présence » des vendeurs de rues analysés par Asef Bayat, les utopies concrètes, par leur existence même, participent à une remise en cause des relations d'oppression et de domination, qu'elles soient, selon les orientations des initiatives, capitalistes, de genre, raciales ou écologistes, par exemple. Cette tension profonde rejoint celle évoquée plus haut entre aspirations progressistes et glissements autoritaires, voire totalitaires. En effet, derrière la double dynamique entre proaction et contestation, se dessine une ambivalence entre la tentation d'autarcie, d'*«opting out»* et de repli sur soi, d'une part, et des efforts d'ouverture et de transformations sociales à travers différentes actions et activités, qu'elles soient culturelles, éducatives ou contestataires, par exemple. Lorsque tel est le cas, il est pertinent de se demander dans quel type de changement social ces pratiques s'inscrivent : comment sortent-elles de la marginalité pour devenir « socialement pertinentes » et quelles possibilités ouvrent-elles ?

Ouverture des possibles et changements localisés et affinitaires

Lorsque l'on considère le changement social il faut bien distinguer deux aspects : d'un côté le changement social observé et observable, qui pose tout un ensemble de problématiques particulières – comme, par exemple, celles de savoir sur quelle échelle de temps et dans quels champs sociaux on peut observer ces changements – et, de l'autre, les modèles de changement social que l'on peut construire et conceptualiser pour penser l'action transformative. Ce deuxième aspect est pertinent

12 « The power of presence [refers to] the ability to assert collective will in spite of all odds, by circumventing constraints, utilizing what exists and discovering new spaces of freedom to make oneself heard, seen, felt, and realized ».

pour penser les utopies concrètes : ce n'est pas tant de savoir, localement et empiriquement, quels changements surviennent au contact de ces pratiques, mais plutôt de savoir quel modèle de changement social peut rendre compte du potentiel transformateur des pratiques préfiguratives. Richard F. Day revient dans un article (2004) sur le fait que la conception que l'on a d'un mouvement social dépend toujours en partie de la théorie du changement social que l'on utilise implicitement. Les mouvements sociaux ne sont jamais univoques et les courants idéologiques qui les traversent sont souvent multiples et parfois contradictoires, notamment en ce qui concerne la question de la manière de transformer la société. Il note qu'il existe une « conception commune qui voudrait que tout changement social conséquent – ainsi que l'ordre social lui-même – ne peut être atteint qu'à travers le déploiement de formes hiérarchiques universelles »¹³ (p. 717), c'est une situation que l'auteur décrit comme étant une « hégémonie de l'hégémonie » et les traditions de pensée du changement social ne s'inscrivant pas dans ce schéma, telles les traditions plus anarchistes par exemple, peinent à s'imposer. Pourtant, argumente l'auteur, les mouvements contemporains tendent à remettre partiellement en cause les approches hégémoniques et totalisantes du changement social dans leurs aspirations anti-capitalistes. S'appuyant sur une relecture critique des écrits de Gramsci, Negri, Hardt et Žižek, ainsi que sur toute une tradition de pensée anarchiste, l'auteur développe une perspective affinitaire du changement social centrée sur une « politique de l'acte » et un pouvoir constituant qui refuse d'imposer un modèle hégémonique qui reproduirait des mécanismes de domination. Cette vision du changement social permet de penser la co-construction de modèles politiques et sociaux, une co-construction qui passe par des pratiques quotidiennes tournées vers l'autogestion (Day, 2004 ; Graeber, 2002). Dans cette perspective, les utopies concrètes acquièrent un pouvoir transformateur distinct des mouvements sociaux, révolutionnaires comme réformistes, plus classiques qui visent un changement intégral de toutes les institutions de la société. Dans une telle perspective hégémonique, les utopies concrètes apparaissent comme des micromodèles marginaux et presque insignifiants, car ils

13 « Commonsensical assumption that meaningful social change – and social order itself – can only be achieved through the deployment of universalizing hierarchical forms ».

ne s'inscrivent pas dans une volonté de prise de pouvoir central ou de changement de la société dans son ensemble selon un unique modèle. Si on les considère au contraire dans l'approche proposée par Richard F. Day, ces initiatives acquièrent alors une pertinence sociale et politique certaine : ce sont des lieux qui ouvrent localement des possibilités, qui transforment des modes de vie et des localités de proche en proche, à travers des liens affinitaires, librement consentis, et qui ne passent pas par le « déploiement de formes hiérarchiques universelles » (Day, 2004, 717) qui s'imposeraient de manière homogène à l'ensemble d'une population.

En ce sens, on peut considérer ces pratiques comme ouvrant de nouvelles possibilités émancipatrices tout en maintenant l'« absolu particulier de l'autre »¹⁴ (Žižek, cité par Day, 2004, 734), évitant par là l'imposition de formes sociales particulières et permettant plutôt la réalisation d'aspirations collectives émancipatrices. Qu'est-ce que cela implique à plus grande échelle ? C'est là une forme de « diversification »¹⁵ des relations sociales et politiques : la multiplication des formes de relations sociales, qui sont moins oppressives, plus horizontales et consenties, permet d'ouvrir la possibilité, pour d'autres individus, de vivre de telles relations, sans être partie prenante d'une utopie concrète particulière. Cette ouverture de possibles est tout autant discursive qu'empirique : les discours et les initiatives alternatives permettent de proposer des exemples de manières différentes de faire, de s'organiser, de vivre, en dé-essentialisant les relations sociales dominantes, montrant toute la diversité des possibles. Cette diversification permet d'entrevoir une transition sociale, économique et politique hors des relations d'oppression et de domination incarnées par le capitalisme, l'État ou le colonialisme, par exemple.

14 « An ethic of the real would demand (...) that we 'respect as much as possible the other's 'particular absolute', the way he organizes his universe of meaning in a way absolutely particular to him' (Žižek, 1991, p. 156) » (Day, 2004, 734).

15 Cette section s'inspire largement des travaux en géographie économique critique de J.K. Gibson-Graham (2014 ; 2008 ; 2006a ; 2006b) portant sur la diversité économique et la transition vers des mondes « post-capitalistes ».

S'il existe un large *continuum* de pratiques préfiguratives et d'utopies concrètes, allant des autarcies et totalitarismes aux initiatives ouvertes, militant activement pour un changement radical de société, nous conservons, par choix éthique et politique, essentiellement ces dernières qui s'inscrivent dans une perspective progressiste, en lien, plus ou moins étroit, avec des mouvements sociaux. Il s'agit néanmoins de conserver un regard critique sur ces initiatives, de prendre en compte ces tensions constitutives qui sont toujours présentes dans les utopies concrètes et les pratiques préfiguratives. Ces tensions que nous avons brièvement présentées, entre émancipation et autoritarisme, entre ouverture et fermeture, entre contestation et proaction, entre changement affinitaire et ambitions hégémoniques, doivent être gardées à l'esprit afin de pouvoir mieux comprendre, de manière plus dynamique, ces pratiques sociales particulières. Celles-ci nous invitent à décentrer le regard et à nous intéresser aux marges, tant sociales et économiques que politiques, et à leur redonner une pertinence sociale et politique incarnée par leur pouvoir transformateur. Ce numéro de *Possibles* est ainsi une invitation à explorer cet univers, encore peu balisé, des utopies concrètes et des pratiques préfiguratives progressistes, à en tester les limites et les extensions, à voir le déploiement d'un autre monde qui est possible : il existe déjà.

Grégoire Autin est candidat au doctorat au département de sociologie de l'Université de Montréal, Montréal, Québec, Canada. Il travaille sur les mouvements sociaux, les initiatives alternatives et les pratiques préfiguratives. Pour le contacter : gregoire.autin@umontreal.ca

Références

- Bayat, Asef. 1997. « Un-Civil Society: The Politics of the Informal People », *Third World Quarterly*, 18(1): 53 – 72.
- Bayat, Asef. 2010. *Life as Politics: How Ordinary People Change the Middle-East*. Stanford University Press, Stanford.
- Bayat, Asef. 2012. « Politics in the City-Inside-Out », *City and Society*,

24: 110 – 128.

Breines, Wini. 1982. *Community and Organization in the New Left: 1962-1968: The Great Refusal*, J.F. Bergin Publishers, South Hadley, Massachusetts.

Brenner, J. et J. Haaken. 2000. « Utopian thought: Re-Visioning Gender, Family and Community », *Community, Work & Family*, 3(3): 333 – 347.

Carlsson, Chris. 2008. *Nowtopia*. AK Press, Oakland, Edinburgh.

Day, Richard F. 2004. « From Hegemony to Affinity: The Political Logic of the Newest Social Movements », *Cultural Studies*, 18(5): 716 – 748.

Fominaya, Christina F. 2007. « Autonomous Movements and the Institutional Left: Two Approaches in Tension in Madrid's Anti-Globalization Network », *South European Society and Politics*, 12(3): 335 – 358.

Fominaya, Christina F. 2015. « Debunking Spontaneity: Spain's 15-M/ Indignados as Autonomous Movement », *Social Movement Studies*, 14(2): 142 – 163.

Frémeaux, Isabelle et John Jordan. 2012. *Les sentiers de l'utopie*. La Découverte, Paris.

Gibson-Graham, J.K. 2014. « Rethinking the Economy with Thick Description and Weak Theory », *Current Anthropology*, 55(9): 147 – 153.

Gibson-Graham, J.K. 2008. « Diverse Economies: Performative Practices for 'Other Worlds' », *Progress in Human Geography*, 32(5): 613 – 632.

Gibson-Graham, J.K. 2006a. « Introduction: A Politics of Economic Possibility », dans *A postcapitalist politics*, pp. xix – xxxvii, University of Minnesota Press.

Gibson-Graham, J.K. 2006b. « Introduction to the New Edition: Ten Years On », dans *The End of Capitalism (As We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*, 2nd Edition, pp. vii – xxxvi, University of Minnesota Press.

Graeber, David. 2002. « The New Anarchists », *New Left Review*, 13(1): 61 – 73.

Juris Jeffrey et Alex Khasnabish. 2013. *Insurgent Encounters: Transnational Activism, Ethnography and the Political*. Duke University Press, Durham, London.

Juris, Jeffrey, Inés Pereira et Carlos Feixa. 2012. « La globalización

- alternativa y los ‘novísimos’ movimientos sociales » *Revista del Centro de Investigación. Universidad la Salle*, 10(37): 23 – 39.
- Juris, Jeffrey et Geoffrey Pleyers. 2009. « Alter-Activism: Emerging Cultures of Participation among Young Global Justice Activists », *Journal of Youth Studies*, 12(1): 57 – 75.
- Lallement, Michel. 2015. *L’âge du faire. Hacking, travail, anarchie*. Seuil, Paris.
- Martínez, Miguel. 2007. « The Squatters’ Movement: Urban Counter-Culture and Alter-Globalization Dynamics », *South European Society and Politics*, 12(3): 379 – 398.
- Melucci, Alberto. 1980. « The New Social Movements: A Theoretical Approach », *Social Science Information*, 19(2): 199 – 226.
- Melucci, Alberto. 1983. « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques », *Revue Internationale d’action communautaire*, 10/50: 13 – 30.
- Price, Charles, Donald Nonini et Erich Fox Tree. 2008. « Grounded Utopian Movements: Subjects of Neglect », *Anthropological Quarterly*, 81(1): 127 – 159.
- Scott, James C. 1985. *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*. Yale University Press, New Haven.
- Scott, James C. 2005. « The Infrapolitics of Subordinate Groups », dans Amooore, L. (Dir.), *The Global Resistance Reader*, pp. 65 – 73. Routledge.
- Tarrow, Sydney et Charles Tilly 2008. *Politique(s) du conflit : De la grève à la révolution*. Presses de la FNSP, Paris.
- Tilly, Charles. 2004. « Social Movements as Politics », dans *Social Movements, 1768 – 2004*, pp. 1 – 15. Paradigm Publisher, Boulder, London.
- Yates, Luke. 2015. « Rethinking Prefiguration: Alternatives, Micropolitics and Goals in Social Movements », *Social Movement Studies. Journal of Social, Cultural and Political Protest*, 14(1): 1 – 21.